

LE BAISER DU RETOUR, par René-Louis Doyon. (La Connaissance.)

Le nouveau livre de René-Louis Doyon, un de ses écrits les plus dépouillés et les mieux réussis, d'une sobriété fervente, apporte une netteté toute classique à la description d'états d'âme ardents et complexes. Il montre toute l'inquiétude, devant la jeunesse qu'il a à diriger, d'un jeune professeur, à peine convalescent lui-même de sa propre adolescence, conscient de tout ce qu'il y a à apprendre de la vie, pris entre un directeur au zèle débordant jusqu'à l'arbitraire, et un élève auquel le lie une de ces amitiés particulières détestées par les pédagogues voués aux souffrances qu'imposent inévitablement les contradictions de la vie, de l'amitié et de l'amour. Tout cela dit avec plus de verve que de sérénité, mais toujours avec une acuité lucide et avec une gravité pathétique.

Comme fond, les merveilleux paysages d'une rade qui semble être celle d'Alger et les pittoresques mesquineries de la société locale.

« La passion use toute force, dit Doyon, mais elle jette à la mort qu'elle entraîne une injure profonde et lui donne alors une signification humaine. » Et le destin de la jeunesse est de porter haine à ce qu'elle a d'abord aimé.

"esprit" "Cahiers du Sud" "Janvier 1941" Emile DERMENGHEM.

## LETTRE DE MARSEILLE

NOËL - OPPÈDE  
LE RETOUR A LA MER

« Lorsque vous viendrez à Marseille... » disait ma lettre l'autre fois... Hélas, mon amie, il ne semble pas qu'avant longtemps mes lettres doivent avoir un autre début: vous alléguez le froid, le vent et vous en faites des barrières plus rigoureuses qu'une ligne de démarcation. Puisse au ciel qu'il dépende de moi seul que vous puissiez franchir cette ligne mouvante: je signerais aussitôt votre laissez-passer, mais vous interdrais tout retour.

Il a fait froid, c'est vrai. Nous avons connu des journées de vent infernal, de ce mistral qui vous « déshabille », comme le criait avec indignation une vieille femme épuisée et haletante qu'il venait de serrer avec un peu trop d'ardeur; et le matin que Marseille est venue au monde sous la neige, les Marseillais ont

profité de l'occasion pour ne plus reconnaître leur ville et ressortir — enfin ! — les beaux costumes de montagne qui leur parurent aussitôt les seuls convenables ; et, comme on les voit prendre un parapluie à la moindre goutte, on en vit d'aucuns descendre à skis les pentes bénies de Notre-Dame de la Garde... Je vous dirai que je m'y suis trompé moi-même. Il m'est arrivé, dans ces mêmes journées, d'aller du côté de l'Estaque et de Mourepiane, et, sur ces bords où j'avais pu m'asseoir quelques jours plus tôt pour boire au soleil, de m'imaginer transporté tout à coup sur les rives de la plus lointaine Norvège : de lourds bateaux attendaient le départ, chargés de cette neige qu'ils iraient porter jusqu'aux pays torrides, tandis qu'un soleil rouge plongeait sa lame ardente au plein cœur de la mer. Les petites barques, dans les eaux du Vieux-Port, se balançaient doucement sous cette charge nouvelle, et patientaient, prenant exemple sur les deux yachts splendides qui rongent leurs amarres en espérant le printemps.

C'était Noël. J'attendais Noël depuis mon arrivée en Provence, depuis surtout qu'ayant vu les Baux, j'avais fait le projet d'y venir cette année, à pied si c'était nécessaire... Le temps en décida tout autrement, et, ayant dû renoncer aux Baux, puis à Allauch, puis à Oppède, puis à la messe dans la petite église de Saint-Laurent (la messe des poissonniers et des pêcheurs), je me trouvai, sur les onze heures du soir, assis à Saint-Victor. Vous connaîtrez un jour cette belle église-forteresse ; j'aurais aimé vous la montrer cette nuit-là : son ombre crénelée et usée par la neige faisait d'elle, au clair de lune, un place-forte digne en tout point d'un roman de chevalerie. La messe fut convenable, avec des chants provençaux, des airs de fifre et des grondements de tambours. Les tendres enfants qu'on avait costumées pour la fête avaient encore leurs lunettes de patronage, et aucune ne laissait espérer qu'elle atteindrait un jour à la beauté des Arlésiennes — mais ne soyons pas si difficiles. Si je n'entendais être avant tout sensible à la bonne volonté, je vous parlerais sur un ton très malséant de ces sortes de cérémonies, et par exemple de celle à laquelle j'ai assisté ce matin.

Je vous ai dit que le nom d'Oppède figurait parmi mes projets de Noël. C'est un nom dont vous entendrez parler bientôt. Oppède est un village abandonné, sur l'autre versant du Lubéron, et que de jeunes architectes ont entrepris de ressusciter. Une exposition de plans et de dessins qu'ils ont donnée ici leur a permis de nous expliquer leurs projets grandioses et de nous faire participer de tout cœur au bel élan qui les entraîne. Pour couronner ces prémices, ils ont voulu communiquer leurs espérances

aux bonnes âmes de ce pays, en leur montrant que les illustres appuis dont on les encourage permettaient de les suivre en toute sécurité. D'où la messe solennelle de ce dimanche, organisée par les Dominicains, en présence de l'évêque, du préfet, du général, voire d'une ambassadrice... Vous avouerai-je que j'ai évoqué certaine soirée où nous fûmes de compagnie, et durant laquelle un célèbre conférencier d'Église parla, pour un prélat étranger, plusieurs industriels, un consul et un ambassadeur, de Péguy et de la pauvreté... Vous m'avez dit, ce soir-là, que Péguy aurait été bien surpris qu'on parlât de lui devant un si beau monde : je pensais, ce matin, qu'il ne se serait pas senti beaucoup plus à son aise. Pourtant, c'est sous son égide que se sont placés les jeunes gens d'Oppède; et vous savez bien que ce n'est pas moi qui le leur reprocherai.

Ils se sont inspirés de sa *Cité Harmonieuse*. Il y aura, parmi les maisons d'Oppède, la « maison du plus pauvre ». Avouez qu'on ne s'attendait guère à voir donner une forme aussi solide aux rêveries de Péguy sur ce rivage. Et Marseille, accoutumée à ce que tous les produits, toutes les richesses de l'Occident et de l'Orient affluent d'eux-mêmes à ses ports par le seul déroulement des vagues et les plus simples lois de la pesanteur, aurait attendu longtemps de faire connaissance avec Péguy si les hasards du temps n'avaient fait se rassembler en Provence des gens de Paris qui apportaient avec eux leur poète... J'essaierai de vous dire, un jour, à quel point Péguy est étranger à la Méditerranée. Cette idée me poursuivait, ce soir, tandis que j'écoutais Audisio parler de la présence de la mer dans notre poésie.

Soyez jalouse de moi, puisque Audisio est un homme que vous désiriez tant connaître; et persuadez-vous qu'il vous eût suffi de venir... Je n'oublie pas que je suis le premier qui vous ait fait lire sa *Jeunesse de la Méditerranée* (vous vous souvenez, sur la place des Vosges, auprès d'une des quatre fontaines, un matin de juin, du dernier mois de juin que j'aie passé au lycée? Je m'étonnais que ces pages sur l'Afrique puissent être déjà pour vous des souvenirs...) Mais je n'oublie pas non plus que vous m'avez donné, pour rétablir l'équilibre, quand je venais vous voir de Saint-Cyr, le *Sel de la Mer*: je lisais ce beau livre entre une composition sur la justice militaire et une étude des caractéristiques de la mitrailleuse, à la fin d'une journée barbare dans les terrains boueux de Satory; vous imaginez avec quels délices mon esprit s'enfuyait vers les pays de la lumière implacable.

Audisio avait pris pour thème de sa causerie, le « Retour à la Mer ». Vous avez remarqué avec quel empressement, ces

temps-ci, tout le monde retourne à quelque chose, comme si vraiment notre passé conditionnait seul notre avenir ; mais j'approuve Audisio et m'engage d'autant plus volontiers dans les rangs de sa croisade que j'étais dès longtemps converti. Nous ne savons pas assez que nous sommes un peuple de marins autant que de paysans, que notre destinée dépend en grande partie de notre flotte, et qu'à « la terre et les morts » de Barrès, Gide avait raison d'opposer « les vivants et la mer ». Ce soir, Audisio avait si bien convaincu son public que je pus lui montrer, quand la foule fut écu'ée, trois vieilles sirènes obstinément accrochées à leur roche, où j'aurais juré qu'elle s'étaient liées l'une l'autre pour ne pas se laisser enjôler par la voix de cet Ulysse ressuscité; et je fredonnai dans l'oreille d'Ulysse :

« Dis-moi quelle était la chanson  
 Que chantaient les belles sirènes  
 Pour faire pencher des trirèmes  
 Les Grecs qui lâchaient l'aviron... »

Dans le même ordre d'idées, et puisque vous me demandez de vous indiquer des lectures, je vais vous conseiller aussi un retour: retournez à Télémaque. J'ai lu les *Aventures de Télémaque* au long de la côte méditerranéenne, de Collioure au Lavandou; chaque chapitre pourrait me rappeler un petit port, une grotte, une calanque. Je marquais les pages avec une étoile de mer desséchée que j'avais trouvée sur le môle du Mourillon; j'ai lu les dernières pages dans l'île du Levant, sur les rochers des Gardes, auprès de la grotte des Corsaires: je n'en reviens pas d'avoir échappé moi-même à Calypso. Mais je vous affirme que le livre tient magnifiquement le coup en face de la mer — et vous savez ce que disait Whitman des œuvres qui supportent le vent du large... Une fois de plus, je forme un vœu: que j'aie le bonheur de relire avec vous *Télémaque* dans une crique du Levant ou de Porquerolles, avant que les arbousiers n'y aient fait place à des choux; que j'aie ce bonheur, vers le mois d'avril, quand l'île tout entière chante sous les fleurs...

Jean LAMBERT.